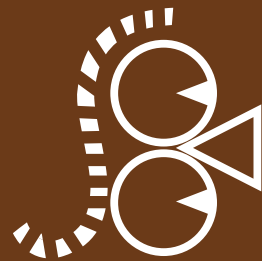


Vu de **Pro-Fil**



Dossier : Le road movie

N°64
Eté 2025

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

13 rue du Docteur Louis Perrier
34000 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :

25 avenue de Lodève
34070 Montpellier
04 67 92 16 56

pro-fil.secretariat@orange.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaquet

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

A voir en ce moment

- 3 Un cri pour Gaza
Une odyssée mystique dans le désert
- 4 Nouvelle vague, le retour
Afrique de l'Ouest – Europe : le dialogue difficile
- 5 Lettre de sang
Un conte cruel en terrain miné
- Parmi les festivals
- 6 Jury oecuménique Cannes 2025
- 7 Cannes à l'heure des totalitarismes
- 8 Entre actualité et rétrospective

DOSSIER : Le road movie

- 9 Le road movie
- 10 L'errance dans les road movies
- 11 Le road movie dont le héros est un enfant
- 12 La cavale dans le road movie
- 13 Un road movie initiatique
Quand la contre-culture devient classique
- 14 Fin de route
Un homme, une femme
- 15 Coin théo : La Bible comme road movie

DECOUVRIR

- 16 Rue du Premier Film de Thierry Frémaux
- 17 Exposition Wes Anderson

PRO-FIL INFOS

- 19 Informations diverses

A LA FICHE

- 20 La Balade sauvage

Edito

Cette année la Palme d'or décernée à Cannes a fait l'unanimité. Primer *Un simple accident* était récompenser un film à la fois politique et moral et une façon extraordinaire de faire du cinéma. Un film politique car Jafar Panahi ne cesse, depuis des années, de dénoncer, au risque de la prison, un régime inhumain qui ne tient que par la terreur et la répression. Un film moral car, au-delà de la dénonciation du régime carcéral et de la torture, le film interroge sur le bien et le mal et sur la justice et le pardon. Enfin un film exceptionnel sur le plan cinématographique, et je voudrais insister sur ce dernier point. Les cinéastes iraniens qui veulent, comme Panahi, continuer à tourner en Iran, sont passés maîtres dans l'art de faire des films passionnants en filmant à la sauvette et avec peu de moyens. Jafar Panahi utilise de manière exceptionnelle le placement de la caméra, les « films dans le film », en utilisant d'autres écrans, et le montage pour donner vie à ses films. On pense évidemment à *Taxi Téhéran*, où les problèmes de toute la société iranienne se trouvaient réunis dans un taxi, ou à son dernier film *Aucun ours*, dans lequel les différents niveaux du récit s'imbriquaient de façon admirable, mais le film qui m'a le plus frappé est *Ceci n'est pas un film*, présenté à Cannes en 2011, dans lequel Panahi arrive à passionner le spectateur alors qu'il a tourné avec son smartphone et que le seul acteur est lui-même, assigné à résidence dans son appartement. Du grand art !

Jacques Champeaux

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma..

COMITE DE REDACTION :

Jacques Champeaux
Arielle Domon
Alain Le Goanvic
Marie-Christine Griffon
Maxime Pouyane
Philippe Raccach
Waltraud Verlaquet
Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Yves Ballanger
Joël Baumann
Dorcy Erlandson
Christine Champeaux
Jean Lods
Nicole Vercueil
Mireille Zucker

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° :
15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud
83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression :
10 juin 2025
Dépôt légal à parution
Commission paritaire
N° 1227 G 93549

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse

Françoise Domon - 06 74 11 14
01 francoise.domon@icloud.com

Ardèche / Privas

Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Aude / Narbonne

Patrick Duprez - 06 20 44 76 85
pa.duprez@orange.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille

Paulette Queyroy - 06 50 14 63 05
marseille.profil@gmail.com

Bouches-du-Rhône / Pays d'Aix

Emmanuelle Michel - 06 10 10 27 61
emmanuelle.michel2@gmail.com

Bouches-du-Rhône / Martigues

:Magali Glaenger - 06 32 01
27 55 magali.glaenger@gmail.com

Gard / Nîmes

Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr
et
Catherine Joseph - 04 66 21 40 43
cat.joseph@orange.fr

Haute-Garonne / Toulouse

Monique Laville - 05 61 87 36 86
metou.riou@laposte.net

Haute-Loire / Le Chambon sur Lignon

Pierre Maret - 06 72 85 56 94
pierre.maret@univ-st-etienne.fr

Hérault / Montpellier 1

Arielle Domon - 06 31 96 03 64
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2

Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux

Jacques et Christine Champeaux
01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris

Jean Lods - 01 45 80 56 53
jean.lods@wanadoo.fr

Rhône / Lyon

Denis Nové-Josserand - 06 86 45 72 09
denisnovej@gmail.com

Couverture : Bouli Lanners
dans *Eldorado*



A voir en ce moment

Un cri pour Gaza

Yes de Nadav Lapid (France, Allemagne, Israël, Chypre, 2h30, sortie le 17 septembre)



Le 7 octobre 2023, des membres du Hamas ont assassiné et pris en otage des Israéliens. Le film de Nadav Lapid raconte la réaction des Israéliens suite à cette offensive. Yes, pianiste de jazz, et sa compagne Jasmine, danseuse, se démènent de façon obscène et soumise pour le divertissement d'Israéliens fortunés. Jasmine, en désaccord avec cette manière de gagner de l'argent, rêve de quitter Israël. Lâche, Yes a accepté de composer un nouvel hymne national à la gloire d'Israël sur des paroles de vengeance en réaction à l'attaque. Il part retrouver une ancienne compagne qui le conduit à la frontière avec Gaza. Il veut voir de ses yeux la tragédie. Il grimpe sur un mont surnommé 'la col-

line de l'amour' d'où il peut observer Gaza en flammes. La musique, assourdissante pour souligner l'absurdité des réactions israéliennes dans la première partie du film, s'harmonise par la suite davantage avec le périple de Yes. Ce film dramatique, malgré quelques instants d'humour 'amer', immerge le spectateur dans un état second. Réalisé par un opposant à Benyamin Netanyahu qui vit aujourd'hui à Paris, il dénonce le crime de masse en cours à Gaza. Tout en reconnaissant la douleur et le traumatisme, il met en lumière l'inimaginable et le scandale de cette société israélienne. Un film intense qui laisse sans voix.

Marie-Christine Griffon

Une odyssée mystique dans le désert

Sirāt de Oliver Laxe (Espagne, France, 2025, 1h55, Prix du jury au Festival de Cannes, sortie le 3 septembre)

Une rave se déroule au cœur des montagnes du Sud du Maroc où un père Luis et son fils Esteban sont en quête de leur fille et sœur, disparue depuis quelques mois. Entourés d'une musique électronique, ils distribuent sa photo. Quand l'armée disperse les fêtards, cinq irréductibles décident de poursuivre leur route vers la frontière mauritanienne, vers une autre fête. Luis choisit de les suivre dans l'espoir que sa fille s'y trouve. Il poursuit les deux camions lancés à vive allure transportant trois hommes et deux femmes, tous animés par une soif de liberté.

La musique de Kangding Ray passe de la techno à une musique entêtante, une musique qui s'accorde avec la sensualité des images. Nous pénétrons dans des paysages magnifiques de désert à toute heure du jour et de la nuit - les dunes dorées, les plateaux rocheux, les

touffes de cactus et d'euphorbes, l'éclat éblouissant du soleil, le croissant de lune, l'orage qui éclate. Ils remarquent sur la route en contrebas des véhicules militaires les contraignant à changer de chemin et à emprunter la voie montagneuse. Et là le cauchemar commence au milieu de ce territoire hostile.

Le terme *Sirāt* signifie littéralement le chemin et représente symboliquement le pont entre le paradis et l'enfer. Le réalisateur a souhaité que ce film soit une plongée dans l'abîme, une quête spirituelle. Dans son œuvre *Méharées*, Théodore Monod évoque le désert qu'il a arpenté comme un lieu ambivalent, un lieu de renouvellement, une terre hostile et stérile, une terre d'épreuve pour la foi. C'est le désert que nous retrouvons dans ce film. Ce dernier a remporté le Prix du jury et un Grand prix à titre



posthume décerné à Pipa, la chienne qui accompagnait Luis et son fils, décédée après l'achèvement du tournage.

Marie-Christine Griffon

A voir en ce moment

Nouvelle vague, le retour

Nouvelle vague de Richard Linklater, (France, 1h45, compétition Cannes 2025, sortie le 8 octobre)

Pour les admirateurs de Godard, dont je fais partie, et même pour ceux qui ont boudé les films qu'il a réalisés plus tard au cours de sa longue carrière mais qui ont aimé ce coup de tonnerre dans le ciel endormi du cinéma français des années 1960, *A bout de souffle* est un fleuron de l'histoire du cinéma (comme quelques autres films de ces jeunes cinéastes). Et le film de Linklater, avant d'être un hommage ardent, est un véritable bonheur pour le spectateur. On y retrouve l'inventivité, l'énergie, le plaisir et l'amour du cinéma qui animaient l'équipe qui en 1960 a réalisé le film.

Le film de Linklater raconte l'histoire de Godard tournant *A bout de souffle*, dans le style et l'esprit de Godard, avec des acteurs qui ressemblent

(plus ou moins) à ceux de l'équipe d'alors, et en suivant les péripéties de ce tournage sans le lourd matériel traditionnel à l'époque, sans la préparation, notamment le scénario, de rigueur, mais avec la spontanéité et le désir fou de cinéma qui animait cette bande de jeunes.

Richard Linklater, à qui Pro-fil a déjà rendu hommage pour son film *Boyhood* réalisé en 2014 (voir l'article de Waltraud Verlaquet sur notre site) est un cinéaste auteur d'entreprises cinématographiques originales et hors règles habituelles. *Nouvelle vague* à la fois confirme cette originalité et montre sa fidélité à l'histoire du cinéma même daté d'il y a plus de 65 ans.

Philippe Raccah



Afrique de l'Ouest - Europe : le dialogue difficile

Le rire et le couteau de Pedro Pinho (Portugal, France, Roumanie, Brésil, 3h30, Cannes 2025, Un Certain Regard, sortie le 7 juillet)



Sergio, un ingénieur environnemental portugais s'installe en Guinée-Bissau pour travailler sur un projet de

construction routière reliant la jungle au désert selon un tracé qui doit protéger une zone écologique sensible. Nous vivons avec lui une longue traversée du pays.

En route il fait en effet diverses rencontres et entame une relation intime avec un de ses compagnons de voyage — il apprend que son prédécesseur a mystérieusement disparu : assassinat ? — les autorités locales ne le voient pas non plus d'un très bon œil, ni les employés d'une exploitation pétrolière. L'étau se resserre sur lui aussi... mais finalement ? Que va-t-il devenir ?

J'ai plutôt bien digéré les 3h30 de ce film, même si plus court il aurait peut-être été plus efficace à mon avis.

Curieusement, c'est l'une des rares productions à Cannes qui traitait, en fond, des difficultés climatiques et de ses effets politico-économiques notamment en Afrique de l'Ouest. Mais la question de la colonisation et des rapports entre classes : dominants/dominés entre Africains et Européens — en l'occurrence Portugais — est aussi abordée.

Le film aborde d'ailleurs peut-être trop de questions à la fois au risque de perdre un peu le fil de l'histoire. Quant au titre : Je n'y ai pas vu de rires... et le couteau est peut-être une métaphore de la relation houleuse entre exploitants de pétrole et environnementaux ?

Joël Baumann

A voir en ce moment

Lettre de sang

Deux Procureurs (Zwei Staatsanwälte) de Sergueï Loznitsa (France, Allemagne, Roumanie, Lettonie, Pays-Bas, Lituanie, 2025, 1h50, compétition Cannes 2025, sortie le 24 septembre)

Adapté du roman soviétique éponyme *Dva prokourora* de Gueorgui Demidov, *Deux Procureurs* est une plongée glaçante dans les arcanes de la terreur stalinienne. On suit Alexander Kornev, jeune procureur idéaliste fraîchement nommé dans une région reculée de l'URSS. Il découvre une lettre désespérée, écrite avec du sang par un prisonnier affirmant son innocence. Intrigué, Kornev remonte la piste, fouille les archives, interroge les témoins - mais chaque pas vers la vérité le confronte à un mur de silence, de peur et de mensonges. Peu à peu, son enquête se heurte à l'appareil d'État lui-même : un système où les aveux sont forcés, où les procès sont des mascarades, et où la justice est subordonnée à la répression politique. Le film montre avec une précision terrifiante comment l'idéal de justice est dévoyé par la bureaucratie et l'idéologie. Et comme dans le nazisme, les 'petits' pensent que leurs supérieurs sont méchants mais que si

on arrivait à alerter les 'grands', ces derniers puniraient ces petits chefs. La mise en scène épurée de Loznitsa, renforcée par le format carré oppressant d'Oleg Mutu, traduit à merveille l'atmosphère suffocante d'une époque où l'individu n'a plus de prise sur son destin. Chaque plan, chaque silence, chaque regard devient un cri étouffé. La performance d'Aleksandr Kuznetsov, tout en retenue et en tension, donne une dimension tragique au parcours de Kornev, pris au piège de ses propres convictions. Récompensé par le prix François-Chalais au Festival de Cannes 2025, *Deux Procureurs* ne se contente pas de reconstituer une page sombre de l'histoire soviétique. Il nous interroge, avec une acuité troublante, sur la responsabilité individuelle, la tentation de l'oubli et le prix du courage dans un monde gangrené par la peur. Un film magistral, nécessaire, qui



résonne étrangement avec notre époque.
Waltraud Verlauguet

Un conte cruel en terrain miné

Once Upon a Time in Gaza d'Arab et Tarzan Nasser (France, Palestine, Allemagne, Portugal, Jordanie, Qatar, Emirats arabes unis, Royaume-Uni, 1h30, Cannes 2025 Un Certain Regard, Prix de la mise en scène, sortie le 25 juin)



Dans *Once Upon a Time in Gaza*, le réalisateur détourne les projecteurs du sempiternel duel israélo-palestinien pour plonger au cœur d'un drame entièrement domestique. Ici, l'ennemi ne porte pas l'uniforme d'en face : il est frère, cousin, voisin. Ce sont les Palestiniens entre eux, pris dans l'étau d'une société fracturée, tiraillée entre idéologie, survie, loyautés politiques et désillusions. Gaza devient théâtre tragique où l'occupation est le décor figé - omniprésent mais en retrait - tandis que les vrais affrontements se jouent dans les coulisses de la résistance, au sein même du peuple. Et comme un écho cynique venu d'un autre monde, la voix off glaçante

de Donald Trump - proclamant que Gaza pourrait devenir « un paradis touristique » - résonne comme un mirage grotesque, une carte postale en flammes. Sur les ruines encore fumantes d'un peuple écartelé, cette déclaration sonne moins comme une promesse que comme une hallucination de superpuissance déconnectée.

Once Upon a Time in Gaza n'est pas un film sur la guerre, c'est un film sur ce que la guerre laisse derrière elle : la peur, la trahison, les silences lourds et les frères devenus ennemis. Un conte moderne, sans fées, mais avec un goût amer d'authenticité.

Waltraud Verlauguet



Voir sur notre site la page du festival avec ses billets d'humeur

Jury œcuménique Cannes 2025

En tant que profilmienne habituée au rendez-vous annuel du festival de Cannes, on ne se trouve plus vraiment en terrain connu quand on accepte d'être juré, soumis à des exigences et des défis, loin de la liberté d'emploi du temps et de choix du simple festivalier !

Pour ce 51^e jury œcuménique nous étions deux Allemands, une Anglaise originaire de Belgrade, deux Françaises et un président tchèque, Lukas Jirsa, professeur de cinéma et chef de rédaction à TV Noé, chaîne chrétienne à Prague. Encadrés par une équipe prévenante et organisée, notre travail de réflexion en a été largement facilité.

Les vingt-deux films de la compétition, vus en dix jours et discutés dans nos réunions tous les deux jours, ont révélé l'étendue de notre champ d'interprétation.

Etant originaires de pays, de religion et de milieux différents, notre compréhension des films a bénéficié parfois d'explications très utiles. Par exemple le film de Dominik Moll *Dossier 137* parle d'événements politiques de 2018 en France, la révolte des Gilets jaunes, un sujet qui n'avait pas la même résonance pour tous, et pour le film allemand *Sounds of Falling*, de

Mascha Schilinski, Roland et Thomas ont situé le contexte social de cette vie à la ferme à la limite est-ouest du nord de l'Allemagne, où la répétition des traumatismes poursuit plusieurs générations de femmes tout au long du vingtième siècle.

Le principe même du jury œcuménique simplifie notre recherche, car les valeurs que nous défendons correspondent à sa charte : la qualité artistique, les valeurs spirituelles qui se trouvent dans l'Evangile et le respect de la dignité humaine en sont les grands axes. Sachant que la société contemporaine et le monde médiatique connaissent des temps troublés, les premiers jours nous avons éprouvé une inquiétude déstabilisante devant certaines oeuvres, certes intéressantes mais avec une vision d'espérance proche de zéro.

Entre paradis et enfer

Pourtant, comment ne pas être bouleversés par *Sirāt* d'Oliver Laxe (France/Espagne), qui signifie le passage entre le paradis et l'enfer. C'est une forme de parabole sur ce qu'il faut abandonner dans la vie, où un minimum de solidarité peut donner la force de continuer. Une traversée du désert marocain au pays des *ravers*, au son démesuré de la techno qui reproduit le battement du cœur humain, où un père recherche sa fille.

Et puis, la musique encore nous a portés vers la belle histoire, plus classique, du réalisateur sud-africain Oliver Hermanus. *The History of Sound* raconte avec une sensibilité élégante la vie de Lionel jeune fermier du Kentucky, touché par la musique, un don de Dieu, qui tracera son destin. Sa rencontre magique avec David à l'université les conduira à faire la collecte des chants traditionnels dans l'Amérique de 1920. Le film entier est une expérience auditive et une immersion dans la nature, dans l'évidence de cette relation d'amour sincère.

Jafar Panahi, auteur iranien, nous a tous bousculés en nous mettant d'accord avec *Un simple accident*. Nous reconnaissons une construction exigeante et

une intelligence connue dans ces tournages clandestins, qui aboutissent ici à une rigueur scénaristique haletante. Et nous avons en prime un message ouvert à notre humanité, sans oublier un humour caustique bien senti ! L'évidence, comme souvent, est arrivée le dernier jour avec le film des frères Dardenne, *Jeunes mères*. Très attendu, il nous a tout de même surpris par le renouvellement de leur art maîtrisé ici à la perfection et le sujet si peu abordé, sauf dans des documentaires, de la maternité précoce et de sa prise en charge dans notre société. Il était temps, nécessaire et légitime, de récompenser un film de ces réalisateurs chers à Pro-Fil.

Arielle Domon



Elsa Houben dans *Jeunes mères*

Le Prix du jury œcuménique : *Jeunes mères* des frères Dardenne (Belgique, France, 2025, en salle le 23 mai)

Le Jury œcuménique décerne son prix à un film qui aborde les difficultés de mères adolescentes accueillies en maison maternelle. Il illustre une approche éthique non pas par de grandes démonstrations mais par des gestes bienveillants. C'est une histoire racontée avec douceur dans la meilleure tradition des auteurs qui, une fois de plus, sont capables d'apporter de la nouveauté à leur style épuré.

Le film explore la première et essentielle relation de toute vie humaine : la maternité. Cela nous ramène à une vérité profonde : l'amour peut perdurer, même quand la famille – cette structure sociale fondamentale – est défaillante, quand les circonstances sont défavorables, quand le fardeau des responsabilités d'adultes pèse sur la jeunesse. Ce film nous révèle que même les petits gestes persistants d'affection et de soin, qu'ils proviennent de personnes ou d'institutions, peuvent guérir les blessures les plus profondes.

Cannes à l'heure des totalitarismes

Cette année, la sélection cannoise dresse un constat sombre et sans appel : l'ombre du totalitarisme rôde.

Passé ou présent, fiction ou réalité, plusieurs films en compétition et quelques perles hors-compétition ont exploré, chacun à sa manière, les visages de l'oppression. De Staline à l'intelligence artificielle, les menaces se déclinent selon les époques, les continents, les régimes, et surtout les regards.

Dès l'ouverture, Sergei Loznitsa avec *Deux procureurs* (Compétition, v. p. 5) donne le ton : un noir et blanc rigoureux, un montage sobre, un témoignage glaçant sur l'appareil judiciaire soviétique sous Staline. La reconstitution est saisissante et résonne d'autant plus qu'elle précède d'autres incursions dans des régimes autoritaires.

Le Brésil des années 1970 est ainsi le décor de *L'Agent secret* (Compétition), où un puzzle narratif subtil révèle une collusion entre police et milices dans une chasse à l'homme inspirée de faits réels. Il faut du temps pour entrer dans la mécanique du récit, mais la dernière image, teintée d'un humour noir inattendu, sonne comme un acte de résilience. Dans *My Father's Shadow* (Un Certain Regard), le Niger post-électoral devient théâtre de luttes fratricides. Ce récit semi-autobiographique d'un fils confronté à la violence politique, portée par la mémoire de son père, offre une

rare plongée dans un contexte peu traité à l'écran.

Des chefs-d'oeuvre

Jafar Panahi incarne la force de résilience du cinéma. En effet, loin de se résigner, il fait des films excellents avec rien. Dans *Un simple accident* (une Palme d'or bien méritée), d'une intensité rare, entre vengeance et doute, le film tisse une tension morale remarquable, conclue par une image finale si simple et si terrifiante : celle d'un homme de dos, figé au son du grincement métallique d'une prothèse.

D'autres chefs-d'œuvre de cette édition sont *Une enfance allemande — île d'Amrum, 1945* de Fatih Akin et *Les Aigles de la République*.

Le premier, présenté dans la sélection Cannes première — dommage, il aurait mérité un prix — est inspiré des souvenirs d'enfance de Hark Bohm. Il filme la fin de la Seconde Guerre mondiale à hauteur d'enfant, sur une île balayée par le vent et les non-dits. D'une justesse bouleversante, tout en tension contenue, ce film est une leçon de mise en scène. Diane Kruger (qui a dû apprendre le dialecte de l'île pour ce rôle) en paysanne bourrue est méconnaissable,

symbole de ces petites gens restés droits dans leurs bottes, alors que d'autres, issus de l'élite bien élevée, se sont fourvoyés jusqu'au bout. Le petit garçon est bouleversant d'authenticité. Il veut tout bien faire, surtout pour sa maman, mais se heurte à une réalité impensable pour tout esprit encore intact.

Le second, *Les Aigles de la République* (Compétition), est une œuvre puissante sur l'Égypte contemporaine. Une star du cinéma, incarnée par l'irrésistible Fares Fares, est contrainte de pactiser avec le régime pour sauver son fils. Jusqu'où peut-on aller dans la compromission sans perdre son âme ?

Hors compétition

Citons encore trois films hors compétition. *Das Verschwinden des Joseph Mengele* explore la survivance du mal. La banalité et la permanence du nazisme se lisent dans les silences, les regards, les gestes de ceux qui l'ont protégé. Terrible. Plus frontal encore, *Orwell* attaque tous les totalitarismes. Son propos est salutaire mais parasité par une forme trop morcelée, des images fragmentées entravant toute construction intellectuelle suivie.

Et puis il y a *Dalloway*, film de genre autour de l'intelligence artificielle comme menace. Si Cécile de France s'en sort avec brio, on ressort sceptique : faire peur de l'IA est un peu trop dans le vent pour être pertinent.

Ainsi, de Moscou à Téhéran, du Caire à Brasilia, de la guerre passée aux peurs futures, Cannes 2025 a été traversé par une même question : que fait-on face au pouvoir absolu ? À travers ces récits, les cinéastes nous rappellent que la vigilance reste un devoir d'actualité. Et que dire du Festival de Cannes qui a comme partenaire officiel TikTok dont on connaît le rôle joué au bénéfice de l'Etat chinois ?

Waltraud Verlaquet

Diane Kruger, Jasper Billerbeck et Kian Köppke dans *Une enfance allemande — île d'Amrum, 1945*



Entre actualité et rétrospective

Cinéma du réel (22-29 mars 2025)

Pour sa 47^e édition, le grand festival parisien du documentaire a été accueilli, en raison de travaux au Centre Pompidou, par quatre salles emblématiques de la cinéphilie parisienne Rive gauche. A travers 110 documentaires de 43 pays longs et courts métrages en compétition internationale et films rares et patrimoniaux, il a appris à nombre de spectateurs à regarder et peut-être à comprendre un peu mieux le monde dans lequel nous nous débattons.

Le film d'ouverture aux couleurs fulgurantes du cinéaste lesothan Lomohang Mosese, *Ancestral Visions of the Future*, est une extraordinaire autobiographie poétique qui se veut une ode à la fois à sa mère et au cinéma. Dans une compétition, comme toujours très riche et très variée, le Grand Prix a consacré peut-être plus la brillante carrière du cinéaste expérimental James Benning que son film *Little Boy*, qui se donnait pour ambition de raconter l'histoire récente des États-Unis du point de vue d'un petit garçon.

Docu-fleuve

La marque spécifique du festival cette année a été sans conteste la projection des documentaires-fleuve de quatre invités extrêmement talentueux.

En pleine lumière depuis son film *Drive My Car* en 2021, le réalisateur japonais Ryusuke Hamaguchi a tourné avec Kō Sakay, entre 2011 et 2013 la *Trilogie du Tōhoku*, une œuvre passionnante et trop méconnue, constituée d'entretiens avec des survivants de cette région durement frappée par le tsunami du 11 mars 2011. *The Sound of Waves* met en scène les conversations des habitants d'une longue zone côtière allant d'Iwate à Fukushima, enregistrées six mois après une catastrophe que racontent et partagent amis proches, fratries, couples, ou encore sauveteurs. *Voices From the Waves : Kesennuma* et *Voices of the Waves : Schinchimachi* sont enregistrés dans ces deux villes un an après le tsunami.

Une autre grande trilogie de près de 10h tournée entre 2014

et 2019, *Jeunesse*, est consacrée par le grand documentariste chinois Wang Bing aux jeunes des campagnes, garçons et filles, employés-forçats dans quelques-uns des dix-huit mille ateliers de confection de Zhili, à 150 km au sud de Shanghai. *Le printemps* montre leur afflux, souvent de très loin, dans la ville manufacturière, où se nouent et se dénouent amitiés et liaisons amoureuses au gré des saisons, des faillites et des pressions familiales. *Les tourments* égrène les tensions individuelles et collectives qui se succèdent. *Retour au pays* enfin raconte l'approche du Nouvel An avec, des rives du Yangtsé aux montagnes du Yunnan, le retour massif des jeunes chez eux pour célébrer la fête.

Les deux autres invités de cette rétrospective documentaire épousent le temps long de jeunes en lutte contre l'abandon politique et moral qu'ils vivent dans leurs pays respectifs. Dans une proximité absolue avec leurs sujets, ils s'immergent dans l'instant et la durée de leurs combats en tournant dans l'urgence avec leurs téléphones portables. Le réalisateur libanais né à Dakar, Ghassan Salhab, trace depuis plus de 25 ans le portrait poétique et hanté de son pays pour « rendre sa place à l'être ensemble de la société libanaise ». Il a disposé de cinq ateliers pour projeter, commenter et échanger autour de ses films. *Contretemps* est la chronique d'un désastre collectif et le journal intime d'un homme qui n'a que le cinéma pour s'y opposer. Il se veut le carnet de bord du mouvement de la Thaurra (révolution) qui, de l'automne 2019 à l'automne 2023 et l'horreur à Gaza, dénonce violemment les fondations politiques et économiques obsolètes du Liban. Reflet de cette lutte désespérée, *Le rêve* de Mohammed Malas (1987), tourné dans les camps de Sabra et Chatila avant l'intervention israélienne, raconte quelque chose du monde intérieur des Palestiniens.

L'air de Moscou

La réalisatrice Julia Loktev est retournée à Moscou filmer, d'octobre 2021 jusqu'aux premiers jours de l'invasion de l'Ukraine, les derniers médias indépendants de Russie, et constater en temps réel le basculement d'un pays tout entier dans un régime totalitaire. *My Undesirable Friends : part 1 Last Air in Moscow* annonce d'emblée « Le monde que vous allez voir n'existe plus », et saisit ce moment où les opposants comprennent qu'il ne sera plus possible de continuer d'y vivre. Ce qui commence comme un portrait intime de journalistes russes indépendants, persécutés par le régime de Poutine comme 'agents étrangers', prend une tournure dramatique lorsque la Russie déclenche la guerre en Ukraine, ce qui les amènera tous à s'exiler.

Jean-Michel Zucker

Julia Loktev dans *My Undesirable Friends :part 1 Last Air in Moscow*



A partir de 1970 les critiques commencent à utiliser en français le terme anglais 'road movie' pour indiquer une catégorie ou genre cinématographique comme la comédie dramatique, le policier, etc. Par la suite, le terme anglais est entré tel quel dans les dictionnaires français.



Victor Sjöström et Bibi Anderson dans *Les fraises sauvages*

Le road movie

Un nouveau genre de cinéma

en voyage sans but précis, des rencontres, de la transformation individuelle, une critique de la société actuelle, une bande son de musique rock, et surtout pas de 'happy end'.

les jeunes qui trouvaient leurs productions ringardes.

Émerge alors une nouvelle génération de cinéastes : Penn, Lucas, Coppola, Scorsese et d'autres, qui apprennent leur métier comme acteur, comme assistant technicien dans un petit studio indépendant, ou même sur les bancs de leur université. Les films européens commencent à être distribués dans les cinémas 'Art House' et à être projetés dans des cours universitaires. Le cinéma d'auteur devient l'idéal. Le 'studio system' où le producteur décide de tout et le metteur en scène a peu de liberté artistique est rejeté par ces jeunes créateurs.

Le premier road movie

Le film qui marque le début du phénomène Road Movie est *Easy Rider* en 1969. Comme nous verrons dans l'article qui lui est consacré (p. 13), le miracle d'*Easy Rider* est la rencontre entre la contre-culture et un studio qui a fourni un petit budget et qui s'est occupé de la distribution.

Depuis les années 70 le genre est très répandu et international. Il est intéressant de remarquer que quand des cinéastes d'autres pays créent leurs road movies, c'est très souvent en résonance avec le modèle américain.

Avec le temps, l'appellation s'est banalisée et se trouve utilisée de plus en plus pour indiquer tout film qui comporte un voyage. Ces road movies actuels ont même quelquefois un 'happy end' ! Regardons de plus près la création d'*Easy Rider* qui reste toujours d'actualité.

Dorcy Erlandson

Ce nouveau genre qui émerge à partir du cinéma américain embrasse beaucoup des stéréotypes de l'Amérique tels que les grands espaces, les grosses voitures et la liberté. Le voyage est un thème universel des contes depuis la nuit des temps mais ce thème résonne particulièrement dans la culture américaine : l'immigration de nos ancêtres, le peuplement de l'Ouest, les grands espaces, et toujours la liberté individuelle.

Les précurseurs

Des films basés sur le voyage ont toujours existé. Parmi les classiques, on peut citer *New York-Miami (It Happened One Night)* de Frank Capra (1934), *Les Raisins de la Colère (The Grapes of Wrath)* de John Ford (1939) et *Le Magicien d'Oz (The Wizard of Oz)* de Victor Fleming/ King Vidor (1939).

On ne peut pas ignorer non plus *La Strada* de Fellini (1954) et *Les Fraises Sauvages (Smultronstället)* de Bergman (1957).

Les caractéristiques

Loin de ces précurseurs, le road movie, à partir des années 70, développe souvent les mêmes thèmes : deux personnes

Nous trouvons l'origine de ces thèmes dans le chamboulement des mœurs et des valeurs américaines à l'époque.

Le Nouvel Hollywood

En effet, après 1945, d'importants changements sont survenus dans la société américaine, des changements qui ont affecté inévitablement les studios de Hollywood et toute l'industrie du cinéma.

Parmi les étapes on peut signaler la publication en 1955 de *On the Road* de Jack Kerouac où la voiture est un symbole de la liberté. A la même époque Eisenhower crée l'*Interstate Highway System*, projet énorme qui relie tout le continent par des autoroutes modernes. C'est l'époque des beatniks et un peu plus tard, des hippies. Il y eut l'assassinat de Kennedy (1963), le mouvement des droits civiques mené par Martin Luther King, le mouvement de libération de la femme, la contestation de la guerre au Vietnam, le rock 'n'roll, la drogue... : à la fin des années 60 il existe une véritable contre-culture.

Pendant toute cette période, les studios de Hollywood souffraient de la concurrence de la télévision et par ailleurs ne cherchaient pas à intéresser

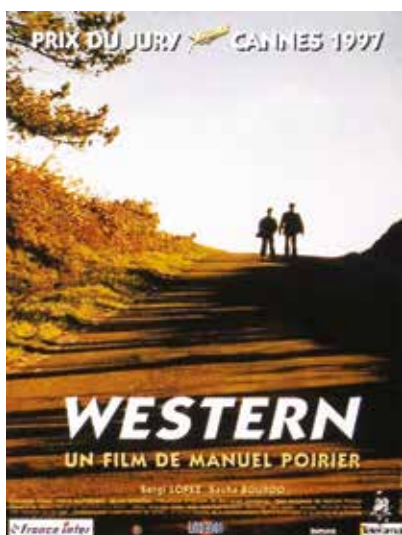
L'errance dans les road movies

Errer, c'est faire l'expérience d'un espace qui n'est pas familier, auquel on est étranger et qui peut parfois paraître menaçant. Errer, c'est faire l'expérience d'un temps indéterminé, que l'on ne maîtrise pas et qui s'écoule irrémédiablement.

Cette double expérience, on la retrouve dans la plupart des road movies. Mais elle peut prendre différentes formes ainsi que le montre l'étude de séquences extraites de trois films.

Western ou l'errance affective

Western est un film de 1997 réalisé par Manuel Poirier, un cinéaste quelque peu oublié aujourd'hui. Il se déroule en



Bretagne avec deux personnages dont l'un, Paco, est « espagnol d'origine catalane » (interprète, Sergi Lopez) et l'autre, Nino, « russe d'origine italienne » (interprète, Sacha Bourdo). Une suite de mésaventures réunit par hasard nos deux héros. Paco, représentant de commerce, s'est fait voler sa voiture et se retrouve sans travail. Quant à Nino, il est venu en Bretagne pour épouser une Française rencontrée en Russie et

envolée le jour du mariage. Ils sont ainsi amenés à partager « un bout de chemin ». Mais pour aller où ? On les suit sur des routes à priori familières. Pourtant, ils semblent littéralement « déplacés ». Dans un environnement qui ne les reconnaît pas, ils deviennent quasi invisibles, comme le souligne la caméra lorsqu'elle les relègue tout au fond de l'écran. Et vaines sont leurs tentatives de déjouer la fuite du temps lors de quelques rencontres avec des villageois. Ce sont ces derniers qui alors les délaissent faisant comme s'ils n'existaient pas, *dixit* Nino... Sur le ton léger de la comédie, notamment lors des amorces de rencontres amoureuses qui émaillent le film, *Western* de Manuel Poirier aborde l'une des dimensions de l'errance, la quête d'un lien social et affectif.

Au fil du temps ou l'errance nomade

Au fil du temps est un film de 1976 réalisé par Wim Wenders, l'un des maîtres du road movie. Bruno Winter (interprète : Rüdiger Vogler), réparateur de projecteurs de cinéma, sillonne l'Allemagne de l'Ouest à la frontière de la RDA avec un camion de déménagement dans lequel il vit. Un jour, stationnant près d'un fleuve, il voit une voiture lancée à vive allure se jeter dans l'eau. Un homme, Robert Lander (interprète : Hans Zischler) en sort et, bizarrement, se trouve embarqué dans

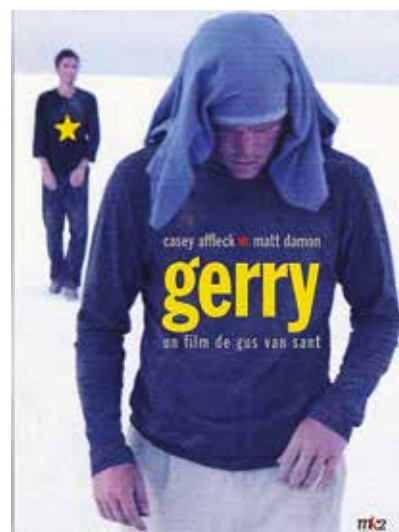
le camion de Bruno, sans qu'il y ait eu la moindre explication entre les deux hommes. Au gré des lieux d'intervention, Bruno et Robert vont traverser des espaces totalement anonymes et indifférenciés. Le temps devient une répétition monotone d'itinérance routière, de réparation de projecteurs et de nuits dans les couchettes du camion. Cette errance en boucle semble convenir à Bruno, nomade sans attache qui donne pour toute domiciliation la ville d'immatriculation de son camion. Pour Robert qui dit avoir résidé jusque-là à Gênes, l'errance est vécue comme un exil. Une seule façon d'y mettre fin serait de désertir le camion de Bruno et de prendre l'un de ces trains qui traversent régulièrement le film et vous conduisent à destination. *Au fil du temps* met en scène la solitude séparant deux hommes réunis par hasard, malgré l'inénarrable pantomime qu'ils improviseront ensemble devant un public d'enfants mais qui sera sans lendemain.

Gerry ou l'errance existentielle

Gerry, réalisé en 2002 par Gus Van Sant, met en scène deux adolescents, Gerry et Gerry (interprétés par Matt Damon et Casey Affleck) partis faire une randonnée dans les paysages arides de Californie. Ils quittent volontairement le sentier balisé : « On se fait notre chemin ». Mais, au moment de revenir, ils ne retrouvent plus le chemin du retour. Débute alors une course contre la montre totalement erratique dans des espaces démesurés et menaçants, tels la célèbre Vallée de la Mort, vides de toute présence humaine autre que la leur. Dans leur course angoissée contre la montre, ils tentent de s'accrocher l'un à l'autre. Un long travelling les montre côte à côte jusqu'à confondre leurs visages dans un même plan. Puis on les voit se disjoindre, s'éloigner l'un de l'autre jusqu'à se perdre de vue et par moments disparaître de l'écran, comme s'ils perdaient toute existence. *Gerry* est un film de l'errance tragique qui, pour le réalisateur d'*Elephant* et *Paranoid Park*, est le miroir de cette traversée périlleuse qu'est l'adolescence.

« La quête du lieu acceptable, c'est la colonne vertébrale de l'errance. »
(Raymond Depardon)

Yves Ballanger



Le road movie dont le héros est un enfant

Parmi une quinzaine de longs métrages candidats, dont les protagonistes sont de jeunes enfants précocement confrontés aux désordres du monde des adultes, j'ai retenu quatre films dans lesquels se construit, au cours d'une errance partagée et imposée par ces adultes, la relation à un substitut paternel d'une fillette ou d'un jeune garçon, qui ont en commun d'être privés de père. Au cours de cette aventure, la vie déjà compliquée de ces quatre enfants, dont la mère est à des degrés divers absente ou défaillante, va basculer dans une quête existentielle qui précipitera l'accès du petit à l'adolescence et celui du grand à l'altérité.

En noir et blanc

Deux de ces films mettent en scène, dans une splendide photographie noir et blanc, une fillette déterminée de neuf ans et un homme sympathique mais faible, embarqué malgré lui dans une mission imprévue. *La Barbe à papa* (1973) de Peter Bogdanovitch se déroule dans les années 1930. Moses, escroc à la petite semaine qui vend très cher à de récentes veuves des bibles soi-disant choisies pour elles par leur mari, assiste à l'enterrement d'une ex-maîtresse dont il accepte d'emmener la fille, Addie, chez une tante. Dès lors commence une errance automobile à travers les Etats-Unis, du Kansas au Missouri, rythmée par des rencontres qui vont établir et consolider une véritable complicité entre les deux protagonistes. Celle-ci culmine avec la burlesque et réjouissante poursuite qu'un shérif furibard leur impose après que Moses ait revendu à son trafiquant de frère une caisse de whisky qu'il lui a subtilisée. Addie arrive enfin chez sa tante... mais repart aussitôt sur la route avec Moses ! Ryan O'Neal et sa fille Tatum, qui a obtenu un Oscar de la meilleure actrice, s'affrontent dans ce film d'une irrésistible drôlerie.

Alice dans les villes (*Alice in den Städten*, Wim Wenders, Allemagne 1974)

est le premier volet d'une 'trilogie de la route' qui, dix ans avant *Paris, Texas*, témoigne de la fascination qu'exerce



Takeshi Kitano et Yusuke Sekiguchi dans *L'été de Kikujiro*

sur Wim Wenders la contemplation des paysages. Philip, un journaliste allemand raté et instable, est en panne d'inspiration pour son reportage aux Etats-Unis et décide de rentrer au pays. A l'aéroport il fait la rencontre de Lisa qui lui confie momentanément sa fille Alice. Le lendemain la mère a disparu, et il va devoir ramener l'enfant en Europe. Celle-ci, abandonnée par sa mère, va se mettre, sans se démonter, à la recherche à travers l'Allemagne d'une grand-mère dont elle ne possède qu'une photo de sa maison qu'elle exhibe à chaque nouvelle rencontre. La fin du film suggère poétiquement une séparation paisible : Alice retrouve sa famille dans le train qui l'emporte, tandis que Philip parti dans un autre train semble avoir retrouvé une sorte d'élan vital.

En couleur

Les deux autres films, en couleurs, sont plus contrastés. Les héros en sont de jeunes garçons fragilisés par leur environnement familial, pour le second aux prises avec un homme violent et immature interprété par le cinéaste-acteur lui-même. *Un monde parfait* (1993) de Clint Eastwood est un drame à suspense qui décrit la cavale, en 1963 au Texas, de Butch Haynes, un voleur récidiviste

au parcours malchanceux, et de son otage, Philip, huit ans, arraché à une mère rigide, témoin de Jehovah. Tous

deux sont en manque de père, ce qui conduira l'enfant, initialement terrorisé par le meurtre par Butch de son compagnon d'évasion, à cheminer avec ce substitut paternel dangereux qui de son côté verra en Philip l'enfant en détresse qu'il a été. Désormais indissolublement liés, ils affronteront ensemble jusqu'au bout leur terrible destin. L'extraordinaire réussite du film réside dans la façon

dont Philip arrive avec délicatesse à protéger Butch à l'occasion de chacune des périlleuses étapes de leur fugue désespérée, et l'humanisation de Butch au contact du gamin qui, le temps de cette folle équipée, va devenir son ami. *L'été de Kikujiro* (1999) de Takeshi Kitano est une comédie poétique et mélancolique à la Fellini, dans laquelle l'auteur met en scène à la fois l'enfant qu'il a été et le père qu'il aurait aimé avoir. Masao, un jeune garçon de 10 ans, habite Tokyo avec sa grand-mère et s'ennuie. Une amie de celle-ci lui fait rencontrer Kikujiro, un yakuza vieillissant, agressif et alcoolique, qu'elle contraint à accompagner Masao en province à la recherche d'une mère qu'il ne connaît pas. Le duo improvise alors ses déplacements à pied à travers le pays et croise sur son trajet des personnages insolites et parfois dangereux. Kikujiro n'arrête pas de traiter Masao de 'p'tit con' tout en le regardant progressivement avec une tendresse de plus en plus paternelle. Ils ne trouveront finalement pas la mère de Masao et, après cette errance profitable à chacun d'eux, Kikujiro ramènera l'enfant à sa grand-mère.

Jean-Michel Zucker

La cavale dans le road movie

La cavale est un thème récurrent du road movie. Une personne ou un couple, ou plusieurs personnes prennent la route pour fuir.

A quoi ou à qui veulent-ils échapper ? Le plus souvent à la police après un meurtre, volontaire ou non, mais ce peut-être aussi à des proches qui s'opposent à leurs projets ou à des gens qui veulent leur peau. La cavale se termine souvent tragiquement mais pas toujours.



Faye Dunaway et Warren Beatty dans *Bonnie and Clyde*

Un des premiers et des plus célèbres films de ce genre est *Bonnie and Clyde* d'Arthur Penn (1967), inspiré de la vie réelle de Bonnie Parker et Clyde Barrow, film culte du Nouvel Hollywood et dont la scène finale fut considérée, à l'époque, comme une des plus sanglantes de l'histoire du cinéma. La cavale débute en général par le crime qui oblige à prendre la fuite. Le voyage se déroule souvent dans des lieux désertiques pour échapper à la police et tout contact avec la civilisation est un risque et l'occasion de violences et de fuite en avant dans le crime, enfermant les héros dans un destin tragique. De grands noms du cinéma américain se sont essayés à ce genre qui mêle action dramatique, paysages envoutants et personnages plus ou moins névrosés.

Balade sauvage

Ainsi le premier long métrage de Terrence Malick, qui date de 1973, est un road movie, *La balade sauvage* (v. p. 20). Holly (Sissy Spacek), 15 ans, nouvelle venue dans une petite ville endormie du Dakota du Sud, tombe amoureuse de Kit Carruthers (Martin Sheen), 25 ans, un

jeune éboueur qui ressemble à James Dean. Le père de Holly s'oppose à cette liaison, les deux jeunes décident de fuir, le père leur interdit de partir et Kit le tue. Lors de leur folle cavale sur les routes, Kit révèle un caractère sociopathe et laisse de nombreux cadavres derrière lui. La cavale s'achève dans les Badlands (titre original du film) du Montana. L'action est commentée en voix off par Molly avec la voix d'une petite fille qui a lu trop de romans roses. Le film est empreint d'une poésie de la nature et des grands espaces qui sera la marque de fabrique de Terrence Malick. Dans les contrées désertiques que le jeune couple traverse, les seules marques de la civilisation sont les poteaux téléphoniques,

les puits de pétrole et les trains de marchandises qui s'étirent interminablement sur l'horizon, et parfois, au loin, les lumières d'une ville dans la nuit.

Thelma et Louise

Thelma et Louise de Ridley Scott (1991) reprend le thème de la cavale dans les grands espaces mais de manière moins distanciée. Le film a failli ne jamais voir le jour en raison de son thème et a suscité une polémique à sa sortie parce qu'il met en scène deux héroïnes qui répondent par les armes à la violence masculine. Sa fin tragique, inacceptable pour le Hollywood de l'époque, est devenue un classique du cinéma et le film une œuvre culte du féminisme. Thelma (Geena Davis) et Louise (Susan Sarandon) décident de partir en excursion pour un week-end, à l'insu du mari de Thelma, macho stupide et ridicule. Mais lors de leur première halte, un homme, avec lequel elle a un peu flirté, essaie de violer Thelma sur un parking, Louise le tue et l'excursion se transforme en cavale,

Louise cherchant à gagner le Mexique. Après diverses péripéties, la cavale prend fin au Grand Canyon du Colorado, en Arizona. Le film aborde des thèmes, nouveaux pour l'époque, comme la culture machiste du viol, l'émancipation féminine et le contrôle des femmes sur leur vie, l'accomplissement personnel. Si la fin est tragique, le film montre avec beaucoup d'empathie la relation forte entre les deux femmes qui ont enfin la sensation de vivre, même si ce n'est que pour deux jours.

Sailor et Lula

Tout autre est l'atmosphère de *Sailor et Lula* de David Lynch, Palme d'or à Cannes en 1990. Sailor (Nicolas Cage) et Lula (Laura Dern) s'aiment d'un amour fou mais ils doivent échapper à la mère psychopathe de Lula qui s'oppose à



Nicolas Cage et Laura Dern dans *Sailor et Lula*

cette liaison et lance à leurs trousses ses deux amants dont l'inquiétant gangster Santos. David Lynch crée dans ce film un univers étrange et inquiétant de conte de fées, vaguement inspiré du *Magicien d'Oz*, avec des personnages complètement déjantés, notamment ceux joués par Willem Dafoe et Isabella Rossellini. Et, pour une fois, et comme dans un conte de fées, l'histoire se termine bien, Sailor et Lula dansant sur le capot de leur voiture au son de « Love me tender ».

Jacques Champeaux



Gael García Bernal et Rodrigo de la Serna dans *Carnets de voyage*

Un road movie initiatique

Carnets de voyage de Walter Salles, 2003

Qui était le « Che » avant d'être le Che ? Il s'appelait Ernesto Guevara, il appartenait à une famille aisée de Buenos Aires, il faisait des études de médecine, aucune voyante n'aurait pris le risque de lui prédire un avenir d'icone révolutionnaire. Alors qu'est-ce qui s'est passé ? D'où vient le changement de boussole ? D'un voyage, répond Walter Salles, de 12400 km en moto à travers l'Amérique du Sud organisé de janvier à juillet 1952 par Ernesto (il avait alors 24 ans) et son ami Alberto Granado (30 ans, biologiste). Il en est resté un récit, *Voyage à*

motocyclette, rédigé par Ernesto Guevara, qui a servi de base à Walter Salles pour réaliser son film éponyme (*Diarios de motocicleta*, Brésil, Chili, USA, Pérou, Argentine, 2003). Et pour annoncer le Che perçant sous Guevara.

Car très vite, cette équipée, touristique à l'origine, se transforme en voyage initiatique. Argentine, Chili... à mesure qu'il s'enfonce dans l'Amérique du Sud profonde, Ernesto découvre l'unité du continent sous sa diversité, la misère partout, la précarité. Par petites touches, une conscience de l'autre s'éveille chez le jeune étudiant bourgeois. Un événement personnel va encore hâter sa mutation : à Lima, une lettre de rupture de sa fiancée, Chichita. Sa souffrance est immense, sa colère aussi. Il en devient plus que jamais sensible aux autres. Commence alors la se-

conde partie du voyage (à pied celle-là, la vieille moto de départ étant morte en même temps que l'amour de Chichita). Pérou, Bolivie, Colombie, Venezuela... La prise de conscience devient nettement politique, Ernesto découvre sur le vif le colonialisme, destructeur hier de la civilisation aztèque, le capitalisme, responsable aujourd'hui de l'exploitation des pauvres par les riches. Avec, au point culminant et décisif du film, un séjour de plusieurs semaines dans une léproserie où Ernesto et Alberto se consacrent à soigner les lépreux. Au terme de ce séjour, au moment de prendre l'avion pour un envol très symbolique, Ernesto dira à son ami

« Pendant tout ce temps sur la route, il s'est passé quelque chose ».

Le rendez-vous avec l'Histoire est pris.

Jean Lods

Quand la contre-culture devient classique

Easy Rider de Dennis Hopper, USA 1969

« Un homme est parti chercher l'Amérique et ne l'a trouvée nulle part » : tel était le slogan des affiches annonçant la sortie d'*Easy Rider* en 1969. Cette histoire de deux hommes aux cheveux longs, partis de Los Angeles à la Nouvelle-Orléans sur de belles motos, est née d'une idée de Peter Fonda et Dennis Hopper, marginaux dans le système hollywoodien. Ils réussissent à convaincre quelques amis et décrochent un budget modeste de 340 000 \$ de la Columbia. Hopper réalise, Fonda produit, ils coécrivent le scénario et tiennent les rôles principaux.

Easy Rider est un anti-western : les noms des personnages en témoignent (Wyatt comme Wyatt Earp, Billy comme Billy the Kid), tout comme leur itinéraire, d'Ouest en Est, traversant les paysages emblématiques de l'Amérique cinématographique. Le film raconte la confrontation entre contre-culture et

establishment : l'Amérique profonde réagit violemment à ces deux motards aux allures libres.

Le personnage de George Hanson (Jack Nicholson), avocat alcoolique, met des mots sur ce que les autres taisent : la liberté est une illusion en Amérique. Le cœur du film bat dans une réplique lancée près de la fin. Billy pense qu'ils ont atteint leur objectif. Wyatt répond : « No, Billy, we blew it » — « On a foiré. » Une phrase sèche, désabusée, qui résume tout.

Le lendemain, ils croisent deux red-necks : ils sont abattus au bord d'un fleuve. La caméra s'élève : le fleuve continue de couler. La vie suit son cours. Présenté à Cannes en 1969, *Easy Rider* y remporte le Prix du meilleur premier film. Sorti en juillet, il devient un succès



Peter Fonda dans *Easy Rider*

immédiat. Si les critiques sont partagées, le bouche-à-oreille est fulgurant : le film rapporte 20 millions de dollars en un an. On aurait pu croire qu'un tel film, reflet d'une époque, soit aujourd'hui dépassé. Mais *Easy Rider* reste étonnamment vivant. Grâce à la beauté de ses images, à sa bande-son mythique, mais surtout parce que son message, celui d'une liberté trahie, parle encore aujourd'hui. Il est devenu un classique universel.

Dorcy Erlandson

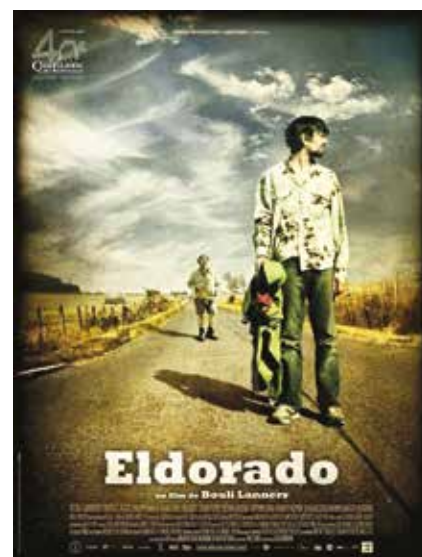
Fin de route

Eldorado de Bouli Lanners (Belgique, France, 2008, 1h25)

Bouli Lanners fait le pari de tourner un road movie dans son petit pays, la Belgique. Il filme une nature magnifiée par le cinémascope et la route défile en longs travellings latéraux. Tous les ingrédients du road movie sont en place : la route et les grands espaces inhabités bien sûr, mais aussi les deux protagonistes, les rencontres déterminantes et même une voiture américaine ! Le ton et les situations sont souvent burlesques, mais l'émotion va croissant au fil du film, et la fin n'a rien de *happy*. L'errance est au cœur du road movie. Les chevaliers errants des romans arthuriens seraient-ils au nombre des ancêtres des personnages du genre ? Et ne pourrait-on pas voir en Yvan, le 'héros' d'*Eldorado*, un de leurs lointains héritiers ? Ses pérégrinations invitent à la comparaison. Non qu'Yvan recherche les aventures, son quotidien est déjà assez difficile, mais il les affronte avec courage. Le Chevalier-malgré-lui

aurait dit Italo Calvino ? Comme tout bon chevalier, il prend en charge une personne en détresse, en l'occurrence un jeune toxicomane qu'il a trouvé en train de cambrioler sa maison. Il se noue entre eux une étrange relation, père-fils, grand-frère-petit-frère ? On comprend qu'elle réveille des échos du passé de chacun. Et, comme dans un conte, ou comme dans un road movie, le héros et son fragile compagnon partent ensemble, errent, font des rencontres ; ils croisent un inquiétant personnage doué de seconde vue, ils se perdent une nuit dans une forêt maléfique, survient au matin un couple plutôt déroutant, mais c'est grâce à lui qu'ils se retrouveront sur la bonne route...

Quand le but avoué de leur voyage est atteint, une scène bouleversante atteste l'évidence de l'impossibilité du retour du jeune homme dans sa famille. Nous ne verrons rien de la confrontation du père et du fils, audible mais hors champ,



la caméra ne retient que la souffrance de la mère et la compassion d'Yvan. C'est la fin de la route et de l'éphémère compagnonnage d'Yvan et Didier. Avec le chien jeté d'un pont sur le toit de sa voiture et qu'il n'a pas pu sauver, Yvan enterre aussi son espoir de sauver Didier.

Christine Champeaux



Claudette Colbert et Clark Gable dans *New York-Miami*

A la sortie de *It Happened One Night*, les États-Unis sont en pleine dépression et la société est éclatée. Le puritanisme règne, les tabous sont nombreux : entorse à la pudeur, divorce, sexe hors mariage. Capra, avec *New York-Miami* – titre français choisi pour des raisons commerciales et symboliques – inaugure un genre nouveau, la *screwball comedy* ou comédie loufoque, dans laquelle l'amour naît entre deux personnages de condition sociale très différente.

Un homme, une femme

New York-Miami (It Happened One Night) de Frank Capra (USA 1934)

Ellie Andrews est une jeune fille gâtée qui rêve d'échapper à l'emprise de son père millionnaire qui veut l'empêcher d'épouser un play-boy sans avenir. En quête d'indépendance, elle s'évade du somptueux yacht paternel, qui croise au large de Miami, pour gagner New-York. Elle va alors se laisser séduire, dans le bus qui l'emmène, par un journaliste sympathique au chômage, Peter Warne, qui va rapidement flairer le scoop qu'il peut en tirer.

Entre pannes de bus, haltes nocturnes en pleine nature ou en motels, et étapes pédestres sur la route au contact avec une société bigarrée, les deux protagonistes, brillamment interprétés par Claudette Colbert et Clark Gable, vivent une réjouissante quête de liberté et cochent toutes les cases de ce qui deviendra le road movie dans les années

70, âge d'or du genre. Dans cette oeuvre éblouissante, certaines scènes, emblématiques de la maîtrise de la mise en scène du réalisateur, sont devenues cultes, telles le chant collectif des passagers du bus illustrant la solidarité sociale ; la fine et habile comédie de la conjugalité jouée par le couple pour échapper aux détectives envoyés par le père ; la nuit au motel qui verra tomber les 'murs de Jéricho' ; ou encore la mémorable séquence d'auto-stop qui consacre la supériorité de la séduction féminine d'Ellie sur la technique prétentieuse de Peter, mais peut de nos jours faire considérer par certaines que le film détourne le féminisme et reconduit, au profit de la comédie, les normes patriarcales.

Mireille Zucker

La Bible comme road movie

La Bible peut être lue comme un immense road movie. D'Abraham à Paul, en passant par Moïse, Jacob, Joseph et Jésus, les figures bibliques sont en déplacement constant. Leur marche géographique devient l'image d'un déplacement intérieur, d'un cheminement vers Dieu, vers la vérité.

Tout commence avec Abraham, le premier des croyants, appelé à quitter ce qu'il connaît.

« Va-t'en de ton pays, de ta patrie et de la maison de ton père, vers le pays que je te montrerai » (Genèse 12,1).

Ce départ radical le définit : il devient un nomade de la promesse, vivant sous la tente, sans fixer son campement. Il ne possède pas la terre promise.

Sa foi est mouvement, exode, attente.

Après lui, Jacob aussi est conduit à se déplacer. Fuyant la colère d'Ésaü, il se rend à Harran (Gn 28). À son retour, il lutte avec un mystérieux adversaire au gué du Yabboq : sa traversée devient lutte spirituelle, mutation intérieure.

Son fils Joseph, lui, est déplacé malgré lui. Jeté dans un puits, vendu comme esclave, conduit en Égypte, il ne cesse de descendre — jusqu'à remonter à la tête du royaume. Son parcours marque aussi un chemin de pardon, car celui qui a été trahi devient, en retour, celui qui sauve ses frères.

Moïse et l'Exode : le peuple en marche

Avec Moïse, c'est tout un peuple qui se met en marche : l'Égypte quittée dans l'urgence, la traversée de la mer, l'errance dans le désert, la marche vers la Terre promise. Mais cette route n'est pas rectiligne. Elle est faite d'égarements, de murmures, de rébellions. Le désert devient le lieu où Dieu éduque son peuple, où il défait l'esclave pour faire naître l'homme libre.

« Tu te souviendras de tout le chemin que le Seigneur ton Dieu t'a fait faire pendant ces quarante années dans le désert, afin de t'humilier et de t'éprouver » (Deutéronome 8,2).

L'errance dans le désert devient l'école de la liberté.

Jésus : le chemin incarné

Dans le Nouveau Testament, Jésus est toujours en mouvement. Il ne possède ni maison, ni terre. Il dit lui-même :

« Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête » (Mt 8,20).

Il enseigne en marchant, guérit sur les routes, mange en chemin, se retire dans des lieux déserts pour prier. Sa géographie est



Eugène Burnand, Les disciples Pierre et Jean courant au sépulcre le matin de la Résurrection, Paris, Musée d'Orsay

celle du passage, de la disponibilité.

Il ne demande pas à ses disciples d'adhérer à une doctrine, mais de le suivre. « Viens, suis-moi » : l'appel est déplacement. Il est « le chemin, la vérité et la vie » (Jean 14,6). Non pas une voie intellectuelle à comprendre, mais une route à emprunter, une existence à partager.

Le suivre, c'est se mettre en marche, accepter

d'être 'dé-routé'. Et c'est en marchant avec deux disciples sur la route d'Emmaüs (Luc 24), qu'il se révèle. La route devient ici le lieu de la révélation du Ressuscité.

Paul : le missionnaire infatigable

Aucun personnage du Nouveau Testament n'incarne autant la dimension itinérante que l'apôtre Paul. Son ministère est un enchaînement de voyages, de ports, de naufrages, de prisons et de lettres écrites depuis la route. Les Actes des Apôtres tracent une carte vivante du bassin méditerranéen, parcouru sans relâche.

Tous ces récits révèlent que le déplacement, dans la Bible, exprime une condition existentielle : celle de l'étranger, du passant, du pèlerin. C'est ce qu'affirme l'apôtre Pierre :

« Bien-aimés, je vous exhorte, comme étrangers et voyageurs sur la terre, à vous abstenir des convoitises charnelles » (1 Pierre 2,11).

Et le psalmiste prie :

« Je suis un étranger sur la terre ; ne me cache pas tes commandements » (Psaume 119,19).

La foi chrétienne est toujours en partance, elle ne s'installe pas.

Ainsi la Bible est une invitation à sortir, à quitter nos sécurités, à oser l'inconfort du déplacement. Elle nous apprend que la foi est un mouvement : de la peur vers la confiance, de la solitude vers la communion, de la mort vers la vie.

Dans un monde qui valorise la stabilité, la propriété, le contrôle, le récit biblique nous provoque : et si la vraie vie était ailleurs ?

Waltraud Verlaquet

Rue du Premier Film de Thierry Frémaux

Connaissez-vous Thierry Frémaux ? Oui bien sûr, allez-vous répondre : c'est le Délégué général du Festival de Cannes ! Certains, plus cinéphiles, citeront son poste non moins prestigieux de Directeur de l'Institut Lumière à Lyon. Ses qualités d'organisateur et de membre actif du Festival Lumière, dont il est cocréateur, ont largement contribué à sa notoriété. Tout en soulignant que Thierry et son excellent ami Bertrand Tavernier, lui-même d'origine lyonnaise, sont à l'origine du label 'LYON Capitale du Cinéma' : création de l'Institut Lumière et lancement du Festival de Cinéma en 2009.

Frémaux, l'écrivain

Engagé en 1982, historien de formation et cinéophile pour la vie, le jeune Thierry découvre la 'Villa Lumière' dans le quartier de Montplaisir. Très vite remarqué par Tavernier et Bernard Chardère pour ses talents littéraires et historiques et d'animateur au plan de l'histoire du cinéma, il s'intègre parfaitement à l'ambiance de l'Institut Lumière.

Il édite en 2017 son premier livre important, *Sélection Officielle*, qui sera salué par la critique et très apprécié de très nombreux festivaliers. Car ce livre, foisonnant et merveilleusement documenté, permet de comprendre l'immensité de la tâche (ne serait-ce que le visionnement de milliers de films venus du monde entier) et surtout, par son style passionné et vivace, il nous fait côtoyer les grands cinéastes tels que Huston, Scorsese, de Toth, Almodovar, Fellini, Lang, Hitchcock, Eastwood ...

La passion pour le cinéma permet d'acquérir une connaissance approfondie de cet art et de comprendre ses effets sur la perception du monde, tant réel qu'imaginaire.

2025

Thierry Frémaux édite *Rue du Premier Film*, avec en sous-titre *Ma nuit au musée* (en référence au film de Shawn Levy avec Ben Stiller). Ce livre de 220 pages, qui décrit en long et en large l'invention du cinéma, est ici un retour aux sources très personnel. J'ajouterai, pour notre plus grand plaisir ! Ayant obtenu l'accord du Conseil d'administration de l'Institut Lumière de réaliser son rêve de passer 'une nuit au musée', il s'empresse de faire de ce séjour nocturne un splendide parcours dans le temps et l'espace où se croisent grands

personnages du Septième art, événements grands et petits, souvenirs personnels.

Construction du récit

Le commencement est comme un travelling de cinéma, fréquemment utilisé au début d'un film. L'auteur détaille précisément le parcours qu'il fait à vélo.

« Comme la famille Lumière, je fais le parcours en partant du centre de Lyon avant de me rendre au Musée Lumière... »

Ainsi Frémaux fait de ce déplacement un voyage initiatique, un pèlerinage, plein de respect et d'émotion contenue. Il retrace la vie de cette famille bourgeoise sympathique et ouverte. Ainsi Antoine, le patriarche, a exercé une influence positive et passionnée sur les deux frères Auguste et Louis, de véritables ingénieurs inventeurs ! C'est d'ailleurs un des intérêts majeurs de ce livre, contenant de nombreuses descriptions des lieux et racontant des anecdotes de la vie de ce microcosme vivant et enthousiaste. Le livre contient aussi la référence au grand créateur de la Cinémathèque française, Henri Langlois, à Jean Cocteau et à André Malraux, lequel commit l'erreur de congédier Langlois, provoquant une réaction surprenante et tenace, peu avant le 'Mai-68' qui marqua toute une époque...

La mémoire des lieux, un rêve éveillé

Nous devons être redevables à Thierry Frémaux d'avoir su élever ce monument à la gloire de ces Lyonnais inventeurs passionnés et intelligents pour notre plus grand plaisir. Le cinéma n'est pas mort, comme le déplorait Godard dans les années 1960-70.

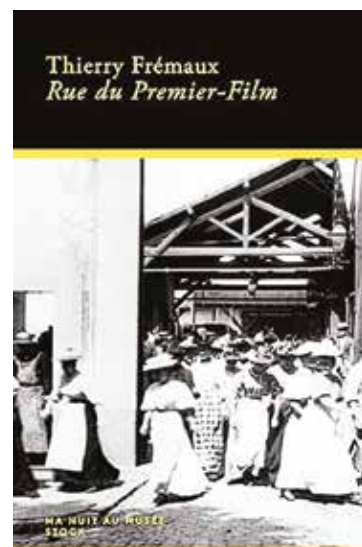
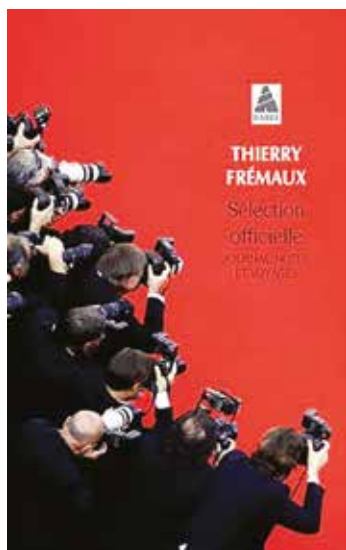
Une amie lui demanda, quand elle apprit qu'il avait passé la nuit au Musée Lumière :

« Vous n'avez pas dormi de la nuit alors ? Je suis désolée, je vous ai réveillé en plein sommeil, peut-être en plein rêve ? »

Il répondit

« Oui je dormais, j'étais en plein rêve. Je suis éveillé maintenant. Et je rêve toujours. »

Alain Le Goanvic





Wes Anderson

Exposition Wes Anderson

La cinémathèque française présente jusqu'au 27 juillet 2025 une grande exposition consacrée à Wes Anderson, à laquelle il a lui-même activement participé. Cette exposition est la première consacrée à l'œuvre de ce grand cinéaste. Elle suit l'évolution de son travail, depuis ses premiers pas dans les années 1990, et s'arrête à 2024, alors que

son dernier film, *The Phoenician Scheme*, réalisé en 2025, est projeté sur les écrans en France depuis le 28 mai dernier.

Wes Anderson est un cinéphile passionné et la Cinémathèque est pour lui un lieu consacré, il déclare ainsi, dans la présentation de l'exposition :

« J'ai visité la Cinémathèque pour la première fois il y a 25 ans, alors qu'elle se trouvait encore au Trocadéro, mais je l'avais déjà arpentée dans mon imagination (à travers les lettres de François Truffaut) à l'époque de l'avenue de Messine et de la rue d'Ulm – et d'une certaine manière, je relie indirectement ma propre éducation cinématographique à Henri Langlois et à ses acolytes – c'est donc un plaisir tout particulier pour moi que de participer à cette exposition, quel que soit ce que nous choisirons de présenter ! »

Chacun des films de Wes Anderson plonge le spectateur dans un univers différent, avec ses propres codes, motifs, références, avec ses décors et costumes somptueux, identifiables au premier coup d'œil. L'exposition et le catalogue qui l'accompagne révèlent l'originalité de son univers qui, tout en étant nourri d'un grand amour du cinéma et de son histoire,

est profondément original.

Rien ne l'explique mieux que la présentation de l'exposition, alors plutôt que de la paraphraser, la voici :

« A la faveur de collaborations s'étalant sur plusieurs décennies – le chef-opérateur Robert Yeoman, le scénariste Roman Coppola, le compositeur Alexandre Desplat, le chef décorateur Adam Stockhausen – et grâce à sa fidélité absolue à la pellicule, Wes Anderson a développé un style cinématographique qui lui est incontestablement propre. La rigueur formelle de son cinéma révèle des partis pris récurrents de mise en scène : une passion pour les tableaux vivants, la symétrie, le graphisme, le montage cut, les dialogues poétiques et l'omniprésence de la musique.

Cette exposition est la toute première qui permette à la fois d'explorer les spécificités esthétiques de l'ensemble de sa filmographie, et de dévoiler ses inspirations, ses hommages, et le travail artisanal méticuleux qui caractérise sa mise en scène. Du charme mélancolique de *La Famille Tenenbaum* aux aventures adolescentes de *Moonrise Kingdom* ou aux techniques novatrices de *stop motion*, utilisées dans *Fantastic Mr. Fox* notamment, elle offre l'opportunité de découvrir comment la vision unique d'Anderson et son souci du détail ont permis de créer certains des films visuellement et émotionnellement les plus fascinants de ces derniers temps.

A travers une sélection abondante d'accessoires, de costumes originaux, et de documents portant sur ses secrets de fabrication, essentiellement issus de sa collection personnelle, cette exposition offre un regard sans précédent sur l'univers de Wes Anderson, et célèbre son influence durable sur le cinéma contemporain. »

L'exposition permet une plongée dans l'univers singulier de ce réalisateur : érudit, sophistiqué et enchanté. Costumes, dessins, accessoires, maquettes et documents rares et, bien sûr, extraits de films offrent un panorama global et nourri de détails précis de l'œuvre du cinéaste.

suite p. 18

Pro-Fil :adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à Vu de Pro-Fil version papier

- ☐ individuel :35€ ☐ soutien à partir de 45€
☐ couple :45€ ☐ soutien à partir de 55€

avec abonnement à Vu de Pro-Fil version électronique

- ☐ Individuel :25€ ☐ soutien à partir de 35€
☐ couple :35€ ☐ soutien à partir de 45€

Réduit :10 € ☐ pasteur ☐ étudiant ☐ chômeur, autre

Adhésion sans abonnement à Vu de Pro-Fil

- ☐ individuel :20€ ☐ soutien à partir de 30€
☐ couple :30€ ☐ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Signature :

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
 25 avenue de Lodève
 34070 Montpellier



suite de la p. 17

Wes Anderson aime créer des univers parallèles en marge du monde. Les commissaires de l'exposition ont voulu reproduire ces univers, avec facilité car le réalisateur est l'archiviste de son propre travail, il a conservé lui-même énormément d'objets ou de documents. Les visiteurs pourront ainsi découvrir la maquette du train du *Darjeeling Limited* peinte à la main ; les livres aux couvertures colorées de *Moonrise Kingdom* ; le tableau (de Johannes van Hoyt the Younger) *Boy with Apple* qui siège dans la loge de *The Grand Budapest Hotel* ; ou encore les marionnettes de *Fantastic Mr. Fox* et d'*Asteroid City*, les miraculeuses miniatures de Simon Weisse, le travail de la graphiste Erica Dorn et évidemment, une collection fastueuse de costumes, notamment ceux conçus par la costumière multi-oscarisée Milena Canonero. L'exposition a peut-être, comme l'ont écrit certains critiques, un côté sage, statique, qui évacue une partie de l'énergie qui fait le charme des films d'Anderson, mais il est difficile de boudier le plaisir de voir et d'examiner de près les objets, les artefacts et aussi de comprendre les astuces utilisées pour des plans ou des séquences qui nous ont tant marqués.

Le catalogue qui accompagne cette exposition, est un fort bel objet, édité en français par la Cinémathèque française, en anglais par le Design Museum de Londres, où l'exposition sera montrée après Paris, avant une tournée mondiale.

Composé sous la direction de Johanna Agerman Ross, Mathieu Orléan et Lucia Savi, il est très agréable à consulter et offre d'innombrables et belles illustrations : photos des multiples objets utilisés, d'affiches, de maquettes, de panneaux décoratifs, de cartes, de décors miniatures, de dessins, de partitions, de livres de fiction, mais aussi des images extraites de films admirés par le réalisateur, portraits de ses collaborateurs ou des acteurs, et, bien sûr, des photos de plateau de ses propres films.

Sans oublier les contributions d'historiens ou critiques admirateurs de Wes Anderson : six chapitres thématiques qui dressent un tableau extrêmement varié des centres d'intérêt du cinéaste et des différents aspects de ses mises en scène.

L'ouvrage se termine par un index et, avant cela, une longue et riche interview d'Anderson qui déclare notamment :

« Je me suis toujours dit : gardons tout. Parce qu'on ne sait jamais : peut-être qu'un jour, quelqu'un aura envie de voir ça. »

Il a eu raison ! Cette volonté a donné lieu à une exposition qui fait le bonheur de ses nombreux visiteurs (début mai, 50 000 étaient déjà venus et la réservation est plus que conseillée). En parallèle de l'exposition, la Cinémathèque française a projeté l'intégralité des films de Wes Anderson.

Philippe Raccah



Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
25 avenue de Lodève
34070 Montpellier



Date :

Signature :

Des Profiliennes écrivent



Même pas mal (édition Pont9) est un roman de l'intime, une traversée douce-amère de ce qui reste quand tout chancelle : l'amour, les repères, les illusions. Avec une écriture vive, sans fard, Nic Diamant nous invite à écouter la voix d'Alexandre, Alex, femme de mots, de mémoire, de silences aussi. Elle vacille, trébuche, écrit pour ne pas sombrer. Mais toujours elle se relève, portée par la tendresse d'un regard, le souvenir d'une musique, ou l'évidence d'une fille qu'on appelle « ma toute précieuse ».

Dans ce roman qui tient à la fois du journal, de la lettre et de la confidence, on respire l'humanité à chaque page. La solitude n'y est jamais totalement désertée. Et les ombres, aussi tenaces soient-elles, laissent parfois filtrer une lumière discrète, tenace, consolante. Une voix de femme, singulière, touchante, comme une main tendue au lecteur.

Marie-Christine Griffon

Avant que ma bibliothèque ne brûle (Mars-A Publications)

Anthologie ou autobiographie ? Derrière ce titre intrigant (allusion à une phrase de Amadou Hampâté Bâ : « un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle »), Arlette Domon jette à nouveau un regard sur sa longue et riche vie en promenant le lecteur à travers ses œuvres précédentes. Ceux qui connaissent ses livres auront le plaisir de les retrouver, les autres auront envie de s'y plonger. Deux thèmes principaux irriguent cette promenade : sa famille et son Algérie natale, dont elle explique dans ce livre, peut-être encore plus clairement que dans les précédents, comment elle a mis du temps pour comprendre que cette terre qu'elle aimait et qui lui avait apporté une jeunesse si heureuse pouvait être aussi un lieu d'oppression pour d'autres. Un beau livre émouvant.

Jacques Champeaux



Présence Protestante sur France 2

Dimanche 29 juin 2025, 10h **Entre les lignes – Les arbres de la Bible**



Un magazine œcuménique proposé par Présence Protestante et Le Jour du Seigneur. Après « Les animaux de la Bible » en 2024, pour ce nouveau numéro d'Entre les lignes, Christelle Ploquin part à la découverte des arbres de la Bible. De quelles essences sont-ils ? Quel est leur sens ? Elle explorera la dimension culturelle, artistique et spirituelle des nombreux arbres présents dans la Bible, du jardin d'Eden au Buisson ardent, jusqu'à la Croix, arbre de vie. Préparation et réalisation : Christelle Ploquin, Damien Pirolli.

Les + sur le site

Emissions radio :

- Ciné qua non des 18 mars, 15 avril et 27 mai 2025.
- Champ Contrechamp des 25 mars, 22 avril et 27 mai 2025.

Festivals :

- Berlin, Fribourg, Oberhausen, Cannes (avec tous les billets d'humeur) et Zlin 2025.

Autres :

- « The Brutalist : Edifier le futur, se libérer du passé » (Pierre Trotemann).
- « Fotogenico » (Paulette Queyroy).

infos séminaire

L'AG et le séminaire de Pro-Fil se tiendront donc cette année à Lyon les 27 et 28 septembre autour du thème :

« La table et le repas au cinéma ».

Le vendredi 26 septembre à 14h,

une visite guidée de l'Institut Lumière et du musée du Cinéma est prévue.

Si vous souhaitez y participer, nous vous remercions de nous le signaler rapidement par email à l'adresse suivante : profil.secretariat@orange.fr, et cela impérativement avant le 15 juillet. Plus d'informations sur notre site > Activités > Séminaires.

Crédits photo

p.1 : © Versus Production
p.3 : © Films du Losange ; © Pyramide Distribution
p.4 : © ARP Distribution ; © Météore Films
p.5 : © Pyramide Distribution ; © Dulac Distribution
p.6 : © Christine Plenus
p.7 : © 2025bombero international GmbH & Co. KG / Rialto Film GmbH/Warner Bros. Entertainment

GmbH/ Gordon Tipen
p.8 : © Julia Loktev
p.9 : D.R.
p.10 : D.R.
p.11 : Takeshi Kitano, Yusuke Sekiguchi
Film *L'Été de Kikujiro*
p.12 : D.R.
p.13 : © Diaphana Distribution ; D.R.

p.14 : D.R.
p.15 : D.P., source : Wikimedia commons
p.16 : © Editions Stock et Babel
p.17 : © Jury œcuménique, Daniel Béguin
p.18 : © Cinémathèque française, photo Stéphane Dabrowski
p.19 : © éditions Pont9 et Mars_A Publications
p.20 : D.R.



A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

LA BALADE SAUVAGE

Etats-Unis d'Amérique, 1975, 95min.

FICHE TECHNIQUE :

Réalisation et Scénario : Terrence Malick
Image : Tak Fujimoto, Stevan Lerner, Brian Probyn ; Montage : Robert Estrin
Distribution France : Warner Columbia

Interprétation : Martin Sheen (Kit) ; Sissy Spacek (Holly) ; Warren Oates (père de Holly).

AUTEUR :

Terrence Malick est né aux USA en 1943, dans une famille qui a fui les massacres des chrétiens d'Orient sous l'empire ottoman en 1914-1918. Après ses études à Harvard et Oxford, il a enseigné la philosophie au MIT. Il n'a tourné que cinq longs métrages : *La Balade sauvage* (1973), *Les Moissons du ciel* (1978), *La Ligne rouge* (1998), *Le Nouveau Monde* (2005), *The Tree of Life* (2011). Quatre, dont le premier, ont reçu les plus hautes récompenses.

RESUME :

Le père d'une adolescente s'oppose à sa relation avec un éboueur qui la fascine.

L'amoureux éconduit le tue et le couple part dans une cavale meurtrière.

ANALYSE :

Sur la pelouse devant la maison de Holly, Kit joue à être James Dean. Holly s'y laisse prendre et accepte une balade en ville avec lui. C'est le schéma classique de la séduction par un mauvais garçon amoureux et gentil. C'était aussi la première scène de *Bonny and Clyde* de Arthur Penn en 1967. Mais Holly est une jeune collégienne de quinze ans qui étudie la musique et porte des socquettes blanches, et non la serveuse délurée séduite par la violence. C'est la jeune fille qui raconte son histoire avec beaucoup de recul. A travers cette voix off, on découvre les risques de l'adolescence. Une admiration inconditionnelle pour le personnage rebelle et attachant que se construit Kit pousse Holly à fuir avec lui malgré l'assassinat de son père. Leur vie de Robinsons dans la forêt enchantée son côté encore enfantin, puis, devant l'accumulation de la violence gratuite et naturelle de Kit, elle finit par renoncer à le suivre.

Après *L'arbre de vie*, il est spécialement intéressant de reconnaître dans ce premier film les germes de la recherche esthétique éclatant dans le dernier film de Terrence Malick : il a épuisé non moins de trois directeurs de photo pour parfaire son œuvre. Et c'est une réussite ! De plus, chaque cadrage, chaque choix de couleurs, chaque long plan de paysage est le fruit d'une réflexion minutieuse sur les métaphores recherchées. L'incendie de la maison de Holly est intercalée de plans de l'incendie de sa maison de poupée, signalant ainsi ce qui serait la

fin de l'enfance de la jeune fille, mais aussi qu'en accompagnant Kit dans cette aventure, elle participe encore à un jeu d'enfant. La cérémonie d'enterrement des photos d'enfance de Holly marque un pas de plus : les yeux de Holly commencent à se dessiller, mais son argument pour revenir à une vie normale reste celui du confort d'une salle de bains. On peut s'étonner de la réussite de Sissy Spacek dans ce rôle d'adolescente alors qu'elle avait vingt-quatre ans à l'époque. Ses formes fluettes et ses tâches de rousseur y sont pour quelque chose, mais surtout sa parfaite maîtrise des attitudes et des expressions d'une fille de quinze ans. Elle a interprété Carrie, dans le film (du même nom) de Brian de Palma, trois ans plus tard, rôle pour lequel a été récompensée au festival d'Avoriaz. Le scénario de *La balade sauvage* est tiré d'un fait divers datant de 1958 : un jeune homme de dix-neuf ans, surnommé 'Mad Dog Killer', dont l'idole était James Dean, et sa compagne de quatorze, ont assassiné onze personnes au cours d'une virée dans le Nebraska et le Colorado. Mais on peut citer bien d'autres films traitant des manques de repères de la jeunesse aux Etats-Unis et de la violence qui en découle : *Thelma et Louise* de Ridley Scott (1991) ou, plus récemment, *Le King* de James Marsh (2006) qui séduit une jeune fille pour massacrer toute sa famille. Dans des paysages somptueux, Malick nous montre, sur un ton détaché, une jeunesse à la dérive, à la recherche de modèles, de héros, totalement inconsciente de sa sauvagerie, mais aussi un couple capable de respect et d'amour l'un pour l'autre.

Nicole Vercueil

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VdP 63 :

Apprendre (Claire Simon) - *A bicyclette* (Mathias Mlekuz) - *A real pain* (Jesse Eisenberg) - *When the Light Breaks* (Ljósbröt) (Rúnar Rúnarsson) - *The Insider* (Steven Soderbergh) - *Mickey 17* (Bong Joon-ho) - *La cache* (Lionel Baier) - *Prima la vita* (Francesca Comencini) - *Le joueur de go* (Gobangiri) (Kazuya Shiraishi) - *Lire Lolita à Téhéran* (Reading Lolita in Tehran) (Eran Riklis) - *Vermiglio ou la Mariée des montagnes* (Maura Delpero) - *The Grill* (Alonso Ruizpalacios) - *Bergers* (Sophie Deraspe) - *Black Dog* (Gou Zhen) (Guan Hu) - *Ce n'est qu'un au revoir* (Guillaume Brac) - *Deux soeurs* (Hard Truths) (Mike Leigh) - *Un médecin pour la paix* (Tal Barda) - *Dimanches* (Yakshanba) (Shokir Kholikov) - *Ce nouvel an qui n'est jamais arrivé* (Bogdan Muresanu) - *La chambre de Mariana* (Emmanuel Finkiel) - *Les musiciens* (Gregory Magne) - *Le Maître et Marguerite* (Master i Margarita) (Mikhaïl Lockshin) - *Tu ne mentiras point* (Small Things Like These) (Tim Mielants)